

70

**EN QUÊTE D'AMOUR
SUR LE WEB**

OU

LA NAISSANCE D'UN ROMAN

Roman

C'est écrire qui est le véritable plaisir.
Être lu n'est qu'un plaisir superficiel.

Virginia Woolf

UN MESSAGE INATTENDU

E-mail de : Le Tintoret-53

Date : 28 mars. 22 h 35

Objet : Une annonce originale.

Domage que vous habitez si loin, j'ai failli pleurer à la lecture de votre texte, j'ai juste vécu un peu en Louisiane. Ce qu'ils sont en train de subir et de savoir, ce que va devenir cette ville de La Nouvelle-Orléans, m'arrache le cœur. Dites-moi, cette histoire, existe-t-elle, ou mieux encore l'avez-vous invitée ?

Maryse

Ce message surprenant attira l'attention de Pierre. Pour la première fois, une femme lui écrivait que son annonce lui avait suscité une telle émotion. Il nota avec amusement le lapsus qu'elle avait réalisé en tapant « invitée » au lieu d'« inventée ». Elle ne doit pas beaucoup se relire, pensa-t-il. Intrigué, il décida de se rendre sur sa page d'accueil. En deux clics, il découvrit celle qui avait pris pour pseudonyme, le nom d'un célèbre peintre italien du seizième siècle. Son premier regard se porta sur la photo, un portrait artistique, original, qui dévoilait, à bien regarder, peu de choses de la personne. Un visage penché de trois quarts, masqué en partie par de longs cheveux noirs, des yeux malicieux, soulignés d'un large trait foncé charbonneux, une bouche à peine visible. Un cliché parfait pour la couverture d'un roman policier, tant cette femme semblait mystérieuse, intrigante, un brin sorcière. Déjà, son imagination vagabonda, il

parcourut son annonce, amusante certes, mais lourde et tarabiscotée avec ses répétitions :

Adeptes de l'autodérision et de l'humour, mes amis disent que je suis, moi aussi adepte de l'autodérision et de l'humour, facile à vivre, créative, inventive, surprenante, tolérante, un peu désordre, mais organisée. Ils m'ont incité à m'inscrire sur ce site. Je crois qu'ils se soucient de moi, ce sont vraiment des amis super. Si vous voulez les rencontrer, pour être sûr que je ne mens pas sur ma présentation, contactez-moi !

PS. C'est le seul moyen pas trop nul que j'ai trouvé pour établir un contact original, parler au nom de mes amis. Ce que j'ai écrit plus haut sur ce qu'ils disent de moi, c'est vraiment ce qu'ils disent. Au fait, à leur description, j'ajoute que je suis hyper intuitive, sensible, et rusée comme un petit renard.

Pierre s'étonna sur sa façon de rédiger un texte, la complexité de ses phrases les rendait parfois à la limite de la compréhension. Il ne put s'empêcher de noter les multiples répétitions, pas moins de trois ou quatre pour certains mots en une douzaine de lignes, sans parler des fautes d'orthographe et de syntaxes.

Il regarda plus attentivement sa fiche : célibataire, cinquante-trois ans, pas d'enfant. Elle habitait la Lozère dans un village perdu, une tête d'épingle sur la carte. La bagatelle de neuf cents kilomètres le séparait de la mystérieuse inconnue. Échaudé par l'expérience malheureuse d'une rencontre lointaine, il savait que les distances condamnent à plus ou moins longue échéance ces tentatives amoureuses. Les raisons paraissaient évidentes, difficulté pour se voir, les impératifs de travail,

la fatigue de ces voyages, l'impression très contraignante qu'à chaque fois, le temps est compté. Malgré ses réticences, il décida de lui apporter une réponse. Il gardait, sous son allure d'artiste bohème libéré, un côté conventionnel, fruit de son éducation bourgeoise bon chic, bon genre, milieu catho non pratiquant. Par certains aspects, il restait vieux jeu, aussi répondre à un courrier s'avérait la moindre des choses à ses yeux. Son pseudo, « Le Tintoret », le porta à penser qu'elle devait posséder une certaine culture générale, qu'elle s'intéressait à la peinture. Le choix du nom de cet artiste, à la virtuosité maniériste, célèbre par ses éclairages, ne devait pas apparaître comme une option anonyme.

E-mail : Maldo-69

Date : 28 mars. 1 h 14.

Objet : Ma réponse à votre courrier.

Chère Maryse,

Très heureux de savoir que mon annonce vous a touchée, ce qui prouve une fois de plus que par un quelconque mystère, qui nous dépasse bien naturellement, des émotions peuvent se transmettre par l'alchimie totalement imprévisible des mots ! Ce petit texte sans aucune prétention a pour origine mon départ de ce site, il y a environ trois mois, dans un moment de lassitude de ces rencontres virtuelles qui s'avèrent très souvent décevantes. Ces mots sont sortis ainsi, sans la moindre réflexion, comme les accents d'un « Fats Waller », d'un « Benny Goodman » ou d'un « Louis Armstrong » résonnent toujours en moi, avec la même

force encore. Le Jazz de La Nouvelle-Orléans symbolise la musique de mes vingt ans. L'ouragan qui a dévasté La Nouvelle-Orléans m'a touché d'autant plus que mon fils y avait séjourné et travaillé quelque temps auparavant ! Quand j'écrivais, je ne pensais absolument pas à tout cela. Mon inconscient me parlait, je me suis bien sûr, interrogé sur la signification de ces quelques lignes, je ne possède guère d'explication à fournir, une réminiscence sans doute de l'époque lointaine où je pratiquais l'écriture automatique, chère à nos surréalistes. Elles s'inscrivaient là évidentes, en prendre acte suffisait à la limite. Devons-nous trouver des justifications à toutes choses ? Je me contente de juste constater qu'elles existent. Seuls les chiffres modifiés représentent la partie réfléchie de ce texte. Ils s'affichaient comme un message énigmatique destiné à une belle inconnue qui saurait découvrir la raison de leur présence.

Amicalement,

Pierre

PS. Ne cherchez pas trop, vous seriez très déçue de la banalité de l'énigme, elle est si tordue que personne ne l'a encore trouvée !

La réponse ne se fit pas attendre :

E-mail de : Le Tintoret-53

Date : 29 mars. 12 h 49.

Objet : Une folle proposition !

Me permettriez-vous de poursuivre votre histoire, on pourrait même l'écrire à quatre mains si cela vous intéressait. Cette « rencontre écriture » nous permettrait aussi de considérer ce site sous un autre angle un peu atypique comme celui que la Pyramide du Louvre offre à sa cour carrée. Je vous enverrais des morceaux de textes que vous continueriez et ainsi de suite. Je dois reconnaître que depuis longtemps, je rêve de rédiger un roman. Après plusieurs essais où je m'arrêtais en cours par pudeur, malgré le soutien d'une amie libraire, je pense que notre rencontre virtuelle me semble une occasion sympathique qui me permet de trouver un partenaire d'écriture.

Maryse.

Pierre resta perplexe quelques instants, il ne put s'empêcher de penser à son texte précédent, un modèle du genre dans le style « tarabiscoté ». En voici une qui ne manque pas de culot, pensa-t-il. Proposer d'emblée de poursuivre une histoire de quelques lignes à un inconnu, révélait une bonne dose d'imagination et d'audace. Une chose s'avérait certaine, elle venait de réveiller chez lui, cette infime parcelle logée au plus profond du cerveau de chacun, celle des désirs refoulés que cache soigneusement chaque individu. Il s'était lui aussi essayé à l'écriture, dans sa jeunesse, puis à différentes époques de sa vie. Quel adolescent n'a pas tenu un journal intime, couché quelques vers enflammés destinés à son premier amour ? Cette activité ne reste-t-elle pas la meilleure des thérapies pour les âmes torturées ? Que de tentatives avortées, que de pages noircies, déchirées rageusement, pour sa part, avec à

chaque fois, ce constat amer, celui de la difficulté d'exprimer avec un peu de grâce, la beauté et le paroxysme des sentiments amoureux. Il arrêta, épuisé, vidé, se réservant assez de force pour prendre conscience de la juste mesure de l'entreprise, et de tous les obstacles à surmonter.

L'offre s'avérait tentante. Ce qu'il n'avait pas réussi seul, un miracle se produirait éventuellement à deux ! Le risque paraissait minime. Un échec de plus, au pire ! Il y survivrait comme pour les autres. Pierre possédait une faculté, il s'adaptait aux situations les plus diverses, avec cet instinct de vie, propre aux animaux.

– Alors oui, pourquoi pas, écrivons ensemble, ma belle inconnue, peut être qu'en réunissant nos faibles talents, nous irons jusqu'au bout, s'écria-t-il en succombant à une envolée lyrique !

Cette proposition tombait bien, il tournait en rond depuis un long moment, il n'entreprenait plus rien de conséquent, il assurait juste cette routine journalière, celle qui vous ronge insidieusement, parfois de menus bricolages dans sa maison, mais rien de plus. Pierre ne s'ennuyait pourtant jamais, le temps filait inexorable dans les petites choses du quotidien, sans projet important, dans cette phase floue, inconsistante qui suit la fin d'un grand amour, celle que les psys appellent la période de deuil. Refusant de se réfugier dans la solitude, il s'était lancé dans la quête de la nouvelle âme sœur, un peu par jeu, pour s'occuper !

Par le mystère des associations d'idées, le titre du film de la réalisatrice Susan Seidelman « Je recherche Susan désespérément » lui sauta à l'esprit. Lui

aussi recherchait une « Susan », il consacrait des heures, des journées entières, soit beaucoup de moments perdus en vaine recherche qui l'empêchaient de se remettre à peindre. Il multipliait « désespérément » les rencontres, toujours avec l'espoir que la dernière constituerait la bonne, celle qui donnerait un peu de repos à son caractère tourmenté. Elles avaient débouché sur quelques liaisons fugaces, avec des femmes qui méritaient toutes le respect, marquées dans leur chair par de multiples meurtrissures des cicatrices indélébiles. Des aventures toutes vouées à l'échec à ce jour, qui l'ancraient petit à petit dans le pire des sentiments, la résignation ! À aucun moment, il n'avait ressenti cette émotion si mystérieuse, ce petit pincement au cœur qui vous redonne l'espérance de vivre une ultime histoire d'amour. Un projet d'aller habiter ailleurs, dans un pays plus chaud, de construire un dernier voilier pour satisfaire sa passion pour l'architecture navale avait échoué. Il ne devait pas y tenir assez, la faute à sa maison qui ne s'était pas vendue. Ses tentatives de repeindre, élément moteur de son existence, étaient restées sans lendemain. Pierre se sentait vide, sans désir, ni l'envie de jouer avec les formes et les couleurs. Devant la toile blanche, il éprouvait un sentiment d'impuissance, écrasé par des forces obscures, insidieuses, maléfiques, une fatigue brutale l'envahissait et le paralysait. Tous ces symptômes pouvaient évoquer une dépression passagère.

Il interpréta cette proposition d'écrire à deux comme le symbole d'une perche que le bon samaritain tend au pêcheur pour qu'il évite de sombrer dans une mélancolie dévastatrice, un spleen baudelairien, aurait déclaré sa concierge qui lisait beaucoup ! Comme un

désespéré, qui cherche à s'arracher des sables mouvants, de l'enlèvement total, il décida de la saisir à pleine main. Résolu, il s'attela à une réponse, qui se voulait drôle, intelligente, à la hauteur de ce qu'il ressentait là, au moment présent ! Une lueur d'espoir dans le tunnel de sa nuit.

E-mail : Maldo-69

Date : le 31 mars. 15 h 15.

Objet : Notre roman.

Chère Maryse,

Je trouve votre proposition aussi séduisante que surprenante ! Aimant relever des défis, je vous réponds oui, pourquoi pas ! Comme vous, j'ai jalonné le cours de mon existence de tentatives d'écriture, toutes vaines, condamnées par un jugement sans appel, le mien ! Platicien de formation, j'ai arrêté de peindre à l'âge de la retraite, quand je disposais d'un maximum de temps de libre. Voici un exemple, parmi d'autres, d'un des nombreux paradoxes qui ponctuent les différentes étapes de ma vie. Je me suis lancé à corps perdu dans une nouvelle aventure, marine cette fois-là, la restauration d'un très beau voilier. Je possède suffisamment de recul, pour comprendre que c'était une fuite en avant, la fuite devant la page ou la toile blanche. Elle présentait juste l'avantage de me vider la tête et d'offrir des moments de répit, donnés à mon âme torturée.

Le désir d'écrire me tenaille en permanence, mais j'ai toujours refoulé cette envie, je vous

avoue, par crainte de paraître, non simplement ridicule aux yeux des autres, mais surtout aux miens ! Alors, oui, associons-nous ! Unissons nos forces, canalisons nos énergies ! À deux, peut-être, nous vaincrons nos peurs, nos faiblesses.

Une première interrogation spontanée me vient à l'esprit sans trop réfléchir. Je pense à l'homogénéité nécessaire, mais pas suffisante, pour que les deux écritures s'accordent et forment un tout. Seule l'expérience vécue témoignera du problème soulevé ! Me référant à votre jugement, et non plus au mien, jugulant votre pudeur par l'acceptation de mes manques, nous arriverons, j'espère à franchir les obstacles qui, jusqu'à présent nous ont arrêtés dans nos tentatives.

Cordialement,

Pierre

Après relecture de sa prose, il trouva que dans le genre « intello torturé », elle méritait une mention très bien dans le style ampoulé. Il prit conscience de la médiocrité de sa réponse qui manquait de simplicité. À s'interroger sur la qualité de chacune de ses phrases, il ne risquait guère d'avancer. Aussi, il décida que l'important du moment consistait à poursuivre l'entreprise, à franchir ce fatidique cap du non-retour. Se laissant bercer par ses rêveries si familières chez lui, il repensa à son annonce, celle qui avait attiré l'attention de Maryse. À sa dernière inscription à ce qu'il appelait par dérision la « foire aux bestiaux », une paresse envahissante l'avait poussé à ne rien mettre pour se présenter. La première fois, il s'était appliqué à rédiger un texte pigmenté d'humour qui avait

obtenu du succès auprès de ces dames. Il savait donc par expérience, l'importance, l'impact d'un écrit. Négligence, fainéantise, il ne possédait pas de réponse satisfaisante à offrir.

Cette fois-ci, il avait laissé par coquetterie et aussi par jeu, cette annonce quelques jours avant la fin de son abonnement.

*Eh oui, la fête est finie, on range les tréteaux.
Sur un banc, une petite fille s'amuse avec sa poupée, elle attend son papa, celui qui joue merveilleusement du banjo, un blues de La Nouvelle-Orléans flotte dans l'air. Dans les années vingt et un, où peut-être un peu plus tôt, treize musiciens périrent dans les flammes de l'enfer, tous des cinquantenaires qui avaient consacré leurs vies à leur passion. Personne jusqu'à présent n'a résolu cette énigme, sauf peut-être cet enfant très sage, si intuitif !*

Il aurait pu le manifester d'une manière plus classique, oui je pars, oui j'en ai marre de chercher l'âme sœur, comme on recherche une paire de chaussettes dans le catalogue de la Redoute. Eh bien non, il ne savait pas trop pourquoi, il avait écrit cela. Son texte, avec son côté abscons, un peu mystérieux avait soulevé et soulevait encore, à son grand étonnement, l'intérêt de ces dames, intriguées par cette annonce décalée et sans rapport avec le but poursuivi. Elle les changeait de la banalité de certaines, restée trop fidèle à l'esprit du Chasseur français. Sa curiosité piquée par le nombre très important de messages qu'il ne pouvait plus lire, Pierre décida de se réinscrire sur le site, rien que pour en prendre connaissance et entamer une nouvelle campagne de printemps ! De tous ces courriers reçus se dégageaient des

70

sentiments multiples, un mélange de perplexité, de sympathie et parfois même d'encouragement à écrire.

E-mail de : Parfois-44

Date : 11 mars. 22 h 49.

Objet : Énigme

Bonjour,

Je viens de parcourir votre message, le contenu me laisse perplexe. Je lis encore beaucoup de contes et mythes, je conte également en public (sur la photo jointe je raconte une histoire) et là, interrogation, je ne comprends pas me donnerez-vous une explication ? Je vous en remercie par avance. Une information : j'habite Niort, dans les Deux-Sèvres, je suis née à Ploërmel, où je me rends régulièrement.

Avec mes sincères salutations, Madeleine

E-mail de : Mélusine-34

Date : 12 mars. 22 h 50.

Objet : On se laisse facilement bercer !

Bonsoir,

– Je ne dois pas être la seule à m'être fait prendre au charme de votre annonce... Si j'en crois le nombre de visiteuses... Cela change de la platitude usuelle... Vous pourriez continuer l'histoire... un chapitre par semaine... vous allez exploser les compteurs !

Cordialement,

Mélusine

Ce dernier message flatta son ego. À force de se dévaloriser pour masquer son orgueil, il en oubliait l'infime part de qualités dont la nature avait bien voulu le doter. Ces quelques mots renforcèrent sa décision de persévérer, un bel encouragement ! Merci, Mélusine.

L'APPRENTI ÉCRIVAIN

Vers la fin mars, Maryse déclara à Pierre qu'elle devait travailler jusqu'en juin pour obtenir un examen qui

portait le sigle «VAE», après elle se remettrait à l'écriture de la suite. Ne connaissant pas la signification de ce terme, elle lui indiqua qu'il représentait l'abréviation de Validation des Acquis de l'Expérience. Cette démarche permettait d'accéder à un diplôme si un candidat se montrait capable par une épreuve et une soutenance devant un jury de démontrer que son savoir-faire professionnel lui conférait un niveau équivalent. Elle devait soutenir cette thèse le premier et deux juin. Elle lui assura qu'elle pensait trouver le temps pour continuer l'aventure littéraire. Effectivement, le sept avril, elle lui envoya son premier texte, court, à peine une page. Elle avait « baptisé » la petite fille d'un nom et prénom très romantique, l'héroïne s'appellerait dorénavant. Juliette de Bonneville. Il lui restait à rebondir sur les tribulations d'un grand-père qui s'engageait dans l'armée française en 1916, plus pour fuir une dette que par pur patriotisme. Pierre, qui adorait l'Histoire, ne manquait pas de documentation. Il avait hérité de ses grands-parents de très vieilles encyclopédies sur le conflit de 1914-1918. Il possédait aussi celles qu'il avait achetées, en vingt volumes, il y a environ trente ans, ouvrages qu'il avait trouvé absolument nécessaires dans la bibliothèque d'un enseignant digne de ce nom. Il ne les avait pas finalement beaucoup usés à les feuilleter, enfin une occasion de les amortir ! Il décida de transformer l'aïeul en héros, qu'un « sale boche » tuera dans une embuscade. L'expression semblerait choquante de nos jours, mais on appelait ainsi nos cousins germains pendant la première et la Deuxième Guerre mondiale, elle est restée vivace encore longtemps, après la « der des der ». Il laissait bien sûr une veuve et un orphelin complètement démunis. Il prit conscience qu'il

démarrait très fort dans l'esprit « veillées des chaumières » ! Trois heures de lecture et de recherche sur Verdun et la bataille de la Marne s'avérèrent nécessaires pour écrire deux pages. Malgré cet aspect laborieux, ce travail lui plaisait bien. Hors ses vaines tentatives, il n'offrait pas totalement le profil du néophyte en matière d'écriture. Pendant trois ans, à la demande d'un ami journaliste muté dans une autre ville, il avait assumé comme pigiste, dans un grand hebdomadaire régional, les comptes rendus des événements touchant la plaisance. Parfois, il rédigeait quelques articles dans des domaines variés, qui tenaient plus de la rubrique des chiens écrasés que de l'édito de Libé ! Très vite, Pierre constata qu'il devait s'organiser sur un plan purement technique, il ne possédait aucune connaissance en informatique. Il tapait sur le clavier avec juste deux doigts, il ne pouvait pas continuer à recopier à la main ce que Maryse lui envoyait. Par le plus grand des hasards, Chantal, une amie de longue date, lui rendit visite. Elle lui apprit à réaliser un copier-coller, elle lui suggéra aussi d'acheter une clé USB pour mettre les textes en mémoire. Il en profita pour lui demander son avis sur ses premières élucubrations. Elle lui confirma qu'elle trouvait son style précis, documenté, mais se garda bien de lui dire que son écriture paraissait un peu froide. Pierre ne resta pas dupe, il le devina à travers ses paroles. Paralysé par le doute qui l'envahissait, poussé par la nécessité de se rassurer, il ressentit vivement le besoin de confier ses inquiétudes à son amie Brigitte, son ex-compagne, son amour défunt. Ils avaient partagé onze ans de vie commune, pleine de merveilleux souvenirs, mais les trois dernières années s'étaient avérées de plus en plus difficiles. Ils se disputaient sans

cesse, comme chats et chiens, pour des bêtises, des futilités. Conscient, mais incapable de les maîtriser, chacun s'enfermait dans ses certitudes. Extrêmement stressée par son travail, elle se donnait à fond avec toute sa générosité. Quand elle rentrait le soir, elle éprouvait le besoin de savourer une seconde journée, en la prolongeant par quelques moments de détente. Elle adorait retrouver une copine, boire des coups en grillant quelques cigarettes, éterniser ce temps dévoré par ses occupations professionnelles. Il lui répétait en plaisantant, qu'elle vivait en survitesse, comme un moteur qui menace de s'emballer. Elle fumait beaucoup trop à son gré, un paquet par jour. Il avait essayé de l'en dissuader, de lui faire ralentir sa consommation, mais en vain. Très consciente de son addiction et de ses risques encourus, elle reconnaissait son manque de volonté, cette incapacité à arrêter, un fatalisme aussi face à cette maladie. Il avait la chance d'avoir échappé à ce fléau, sans grand mérite d'ailleurs. Il n'avait jamais pris de plaisir aux volutes de la cigarette, ni non plus ressenti l'obligation d'imiter les autres. Leurs stress réciproques, la routine du quotidien, la difficulté permanente de communiquer, l'usure du désir eurent raison de leur amour. Conséquence de son tabagisme, Brigitte dut subir une très grave opération, qu'elle affronta avec un exceptionnel courage. Durant sa convalescence, Pierre essaya avec toute la tendresse qu'il éprouvait pour elle d'assurer une présence amicale de chaque instant. Ils avaient réussi à sauver l'essentiel. Ils s'étaient juré que s'ils se séparaient, ils resteraient proches. Ils gardaient une énorme affection l'un pour l'autre, et beaucoup de respect. Ils se voyaient souvent, à l'occasion de balades et de petits repas en commun. Ils

continuaient à rencontrer des amis, mais pas tous. Certains du côté de Brigitte avaient choisi de l'ignorer maintenant, bien qu'ils s'étaient fréquentés pourtant pendant des années. Il n'était resté à leurs yeux que son ex-compagnon, lui qui croyait naïvement avoir noué des liens d'amitié sincères. Ces vides profonds comme des abîmes, ces absences fatales lui donnaient l'impression d'être rayé du monde des vivants. Il n'en était pas mort, mais il en gardait une amertume viscérale incontrôlable, une blessure, qui l'obligeait, pour essayer de ne pas en souffrir, à balayer de sa mémoire tous les moments vécus avec eux. Avec humour, Pierre et Brigitte constataient que leur nouvelle relation, leur offrait cette quiétude, cette sérénité qui leur avait tant manqué à l'époque où la passion, source de conflit les déchirait avec une férocité presque animale. Ils restaient très liés. L'amitié, le respect de l'autre, forme de relais à l'amour défunt lui semblait une formule de réflexion intelligente pour les couples qui se séparent, cela éviterait bien des drames ! Elle se proposa de lui taper les chapitres qu'il venait de rédiger, je corrigerai tes fautes d'orthographe, lui dit-elle en souriant, elle connaissait sa faiblesse dans ce domaine. Elle lisait beaucoup, une inconditionnelle de Marguerite Duras. Il découvrait avec elle bon nombre d'auteurs contemporains. Pierre avait confiance dans son jugement. Elle lui confirma aussi, pour l'encourager, la limpidité et la précision de ses textes. Elle lui fit sentir, d'une façon involontaire, qu'il ne possédait pas, ce qu'on appelle une écriture, un style personnel, original, le problème ne se posait pas en ces termes. Pierre et Maryse se montraient lucides, très conscients que leur travail s'orientait vers une grande saga sur fond historique, plus près d'un roman de

hall de gare qu'un ouvrage destiné à un prix littéraire. Ils envisageraient le « Goncourt » pour plus tard ! L'essentiel consistait à s'amuser, à occuper le temps, à aller jusqu'au bout d'une démarche, qui par le fait même d'exister, méritait un certain respect. Maryse, prise par son examen, n'envoyait plus rien depuis sa première page. Il « ramait » seul, visualisait des moments, essayant de les coucher sur le papier, sans souci de chronologie. Il prendrait le loisir de les mettre dans l'ordre plus tard. Pierre s'accrochait à ce travail, il laissait ainsi une trace modeste, mais palpable, indélébile par la présence de toutes ces feuilles, de ces brouillons raturés, qui attestaient par leur existence qu'il restait toujours bien vivant. Pierre commença à rédiger l'épisode de l'incendie de la grange, une scène forte où treize musiciens noirs périssaient par la bêtise et la cruauté humaine. Aucun doute dans son esprit, seuls les dégénérés du Ku Klux Klan pouvaient se montrer capables d'un tel crime. Un très beau film « Mississippi Burning » lui revint en mémoire avec ses images saisissantes, les flammes dévorant les maisons, les églises dans une atmosphère lourde de violence. L'ambiance explosive du scénario d'Alan Parker l'aida dans la rédaction de ce passage. Il dut s'infliger trois heures de lecture sur le Net pour revisiter ses acquis sur ce mouvement raciste. À défaut de réussite future, cette activité présentait au moins un point positif, il réactualisait ses connaissances et entretenait ses neurones ! Il replongea aussi dans l'histoire du jazz de La Nouvelle-Orléans, la musique de sa jeunesse, les blues de ses surboums. Il avait besoin de quelques précisions pour l'enterrement du vieux Sugar Brown. Une idée « amusante » lui vint à l'esprit. Louis Armstrong

deviendra l'ami d'enfance d'Adrien, le petit orphelin. Qui pourrait le contester ?

Les journées passaient très vite, partagées entre les moments d'écriture et ceux à chercher « l'âme sœur ». Il papotait avec quantité de dames, sa frappe sur le clavier s'avérait plus rapide à ce jeu, les mots s'apprivoisaient plus aisément, il perçut quelques progrès, qui l'incitèrent à poursuivre. Des témoignages de sympathie et d'encouragements lui parvenaient régulièrement.

E-mail de : Jacinthe-57

Date : 3 Avril. 13 h 37.

Objet : Votre annonce

Bravo pour cette belle, mais triste histoire.

Bonjour à vous. Mireille

E-mail de : Lyla-53

Date : 9 Avril. 18 h 41.

Objet : Votre roman

Bonjour, je voudrais savoir si ce roman réalisé à « Quatre mains » avance plus vite. Bonne soirée. Jeanne

E-mail de : Marie-35

Date : 11 avril 2001. 18 h 17

Objet : Au sujet de votre annonce.

Ce texte m'apparaît comme vraiment très joli, merci pour ce cadeau.

Luce.

Tous ces messages n'ocultaient pas la difficulté de ce type de rencontre, leur faible taux de réussite. Il n'y croyait plus guère, celles de l'année passée s'étaient soldées par une suite d'aventures sans lendemain, mais il se trouvait encore trop jeune pour se contenter d'amours platoniques. Le plaisir solitaire, le soir devant un film porno, pouvait se présenter comme un dépannage provisoire et exceptionnel, mais pas comme une fin en soi. Cette pratique engendrait chez lui, non plus la culpabilité de son enfance, mais une certaine tristesse, le manque de partage, sans doute ? Se référant à la célèbre chanson de Gainsbourg, il se murmura qu'il était entré lui aussi dans son année érotique, non par le millésime, mais par son âge, soixante-neuf ans. Ce nombre, aux chiffres tête-bêche, fruit d'éternelles plaisanteries, lui permettait de jouer sur les mots, avec son ironie, sa dérision habituelle. Il gardait le besoin d'une aspiration forte, extrême quant au choix éventuel de sa future compagne. Toujours très sensible à l'aspect physique, il restait d'une intransigeance malade sur l'intelligence, l'humour, et même la culture générale de la personne rencontrée. Il avait renoncé, ou presque, depuis longtemps à baiser des sottes, bien conscient parfois que nécessité fait loi. Ses exigences se révélaient d'autant plus paradoxales, que toutes ces qualités, allaient plutôt déclinantes, chez lui au fil des années. Les rares femmes qui échappaient pour l'instant, à

sa sélection sévère, et à son jugement sans appel habitaient malheureusement loin. La dernière en date résidait à Strasbourg. Elle lui avait envoyé plusieurs photos d'époques différentes, des récentes qui correspondaient à son âge affiché et des plus anciennes qui dévoilaient qu'elle avait hérité d'une grande beauté dans sa jeunesse. Sa franchise attestait qu'elle ne trichait pas, Pierre avait pu apprécier l'excellence de son discours, au cours de nombreux échanges téléphoniques. Malheureusement, elle habitait à une trop longue distance, il ne voulait pas renouveler la même erreur que l'hiver dernier, ou le facteur éloignement s'était montré déterminant dans la rupture d'une relation qui s'annonçait brillante. La personne habitait Mâcon, elle ne se voyait pas résider en Bretagne, coupée de ses enfants et pour lui les rives de la Saône, manquaient d'horizon et son eau, de salinité. Ils s'en tiendraient donc à une correspondance amicale, et virtuelle. Ils passaient des moments agréables, elle usait de beaucoup d'humour, ils riaient ensemble, oubliant pendant quelques instants leurs solitudes mutuelles. Elle lui fit part de ses problèmes d'argent.

– *Trouve-toi un coquin fortuné, je n'entre pas dans ce cas de figure, quoiqu'il arrive, pensa-t-il tout bas !*

Il prenait de plus en plus conscience de la difficulté à retomber amoureux, après une liaison très forte. Très peu pour lui aussi de revivre avec quelqu'un pour ne pas se retrouver seul. Il ne se trouvait pas si mal que cela dans sa « solitude ». Avec Maryse, il restait, pour l'instant, dans le registre d'une simple relation d'écriture. Elle lui fit savoir qu'elle avait adoré la scène de

l'incendie, il lui sut gré de son compliment, son moral passa au beau fixe. Dans la foulée, elle lui envoya enfin une suite, quatre pages, qu'il lut avec avidité. Il apprécia cet effort, bien que tout était encore à revoir. Elle ne s'encombrait pas des fautes de grammaire et de ses nombreuses répétitions. Malgré certaines lourdeurs, une ambiance réelle se dégageait de son texte qui le plongeait dans l'atmosphère de La Nouvelle-Orléans au début du vingtième siècle. Il se contenta de biffer une ou deux phrases trop compliquées à son sens, et d'en alléger certaines. Il pensa qu'un dictionnaire des synonymes constituerait un beau cadeau à lui offrir.

Il se mit à rédiger la lettre qui annonçait la mort du « héros » à sa veuve et à son rejeton Adrien. Il devait absolument trouver un ton qui fasse très militaire, style administratif, pompeux et pompier à souhait, ce serait parfait ! Il se sentait en forme, de bonne humeur, il avait constaté qu'il ne pouvait écrire que tôt le matin, après le rituel sacré du parfait retraité. Il consistait en un petit déjeuner qui se voulait équilibré, à savoir, ses deux bols de thé, une collation à base de fruits et de tartines beurrées. Pierre poursuivait par la lecture de son cher journal local qui ne risquait pas de lui donner la migraine. Il se contentait d'en lire les gros titres le plus souvent, accordant de moins en moins d'importance aux discours de nos politiques de tous bords. Enfin, il terminait par la grille des mots croisés qu'il considérait avec humour comme un nécessaire réveil à ses neurones endormis. Il avait acquis un certain rythme, travaillant trois à quatre heures par jour. Il se prenait au jeu fascinant de l'écriture, de la création romanesque. Pierre trouvait beaucoup plus

facile d'inventer des personnages, de leur donner vie en s'appuyant sur des tranches d'histoire, que de raconter des choses intimes, de parler de soi, de ses douleurs, de ses angoisses métaphysiques et autres. À chaque fois, il avait renoncé. Là, il s'amusait et pendant quelques heures, oubliait les petits soucis et tracas que lui réservait son existence au quotidien.

Avec Maryse jusqu'à ce jour, ils ne conversaient que par mails. Un bon mois s'était passé avant qu'il se décidât à lui proposer d'échanger leurs numéros de téléphone. Emporté par sa curiosité, il eut brusquement l'envie d'en savoir plus sur elle. Il l'appela un soir, à son retour de travail. Pierre tomba sous le charme de sa voix, elle se montrait volubile, avec cet accent propre aux gens du sud, ses propos reflétaient plein d'humour, ponctués d'un rire communicatif. Elle lui parla très vite de sa vie intime, de son dernier compagnon décédé il y a trois ans, suite à un cancer. Il comprit qu'elle avait un besoin énorme de parler, de se confier. Avec son imagination débordante, en l'espace de quelques secondes, il monta un rapide scénario ! Ils se plaisaient, il devenait son nouveau petit ami et il mourait de la même façon ! Il se dit, en riant qu'il était mur pour écrire des mélés ! De son côté, il lui avoua qu'il sortait d'une belle histoire d'amour et qu'il cherchait, sans trop y croire, une compagne. Après cet échange sur leurs passés, ils finirent quand même par parler de leur projet commun, comment allaient-ils procéder, comment trouver le fil conducteur de leur récit ? Autour de quelle trame dramatique allaient-ils articuler ces premiers chapitres écrits pêle-mêle, sans véritable lien ? Après avoir raccroché le téléphone, il resta

un peu songeur, se demandant ce qui s'avérait important. Restait en filigrane leur rencontre réelle, qu'ils n'avaient pas abordée, mais qui s'établissait dans une logique raisonnable. Pour l'instant, il s'accrocha à l'idée d'aller, avant toute chose jusqu'au bout de cette aventure « littéraire » une nécessité vitale pour lui, écrire était devenu sa respiration quotidienne. Quand il ne pouvait pas sacrifier à sa nouvelle passion, il ressentait l'impression de perdre son temps. Quant à la tournure que pourrait prendre leur relation future, il aviserait au moment voulu, après leur premier contact charnel.

Sa libido commençait à le travailler. Depuis trois mois, Pierre était devenu très sage, bien malgré lui. À l'occasion des fêtes de Noël, il cessa une relation, qui ne le menait à rien, la dame montrait des exigences sexuelles qu'il ne pouvait satisfaire. De plus en plus amoureuse, elle s'attachait, lui n'éprouvait pas suffisamment de sentiments pour combler ses attentes. Depuis, calme plat sur l'ensemble du front, rien, nada ! L'arrivée du printemps se faisait sentir. Les poussées de sève, propre à cette saison, le mettaient dans tous ses états. Il réalisa qu'il devait mettre fin à son hibernation provisoire ! Une opportunité récente s'était offerte à lui, il avait connu, d'une manière amusante une jeune fille sur Internet du même âge de son fils. Ils avaient sympathisé, elle émit l'hypothèse en riant qu'il pourrait plaire à sa mère, elle lui envoya son adresse e-mail. Par jeu, Pierre se décida quelques jours plus tard à contacter la maman. Elle s'appelait Justine, elle trouva la démarche de sa gamine cocasse, elle échappait aux conventions sociales habituelles. Le courant passa bien entre eux, ils se donnèrent rendez-vous à mi-chemin de leurs villes respectives. Il prévoyait le pire avec son pessimisme récurrent, ils n'avaient échangé aucune photo, le flou total, il prit la route, l'esprit très décontracté. Esseulé, n'ayant rien programmé en ce dimanche ensoleillé de printemps, cela lui procurait un motif de sortie de la rencontrer. Ils se retrouvèrent sur le parking de la mairie, une surprise des plus plaisantes l'attendait, une femme jeune d'allure, brune aux cheveux courts, habillée d'un ensemble noir très classe lui souriait. Son visage lui apparut dans un premier temps un peu dur, un

peu masculin. Elle ne correspondait pas exactement à son idéal féminin, sa beauté ne le touchait pas, mais elle paraissait suffisamment désirable, pour envisager une aventure galante avec elle. Ils commencèrent à échanger les sempiternelles platitudes habituelles, mais peu à peu, la conversation devint amusante, elle parlait avec beaucoup d'humour, très agréable à écouter, un sourire lumineux éclairait son minois à chacune de leurs plaisanteries respectives. Tous les cafés de cette petite bourgade avaient fermé par ce bel après-midi dominical, et lui offraient une excellente opportunité de lui proposer de venir prendre une tasse de thé chez lui. À sa grande surprise, elle accepta sa proposition, sans manifester le moindre chichi. Pour un premier rendez-vous, il aurait pu considérer son acceptation à le suivre de très bon augure, comme un encouragement à une entrée en matière rapide. Une fois de plus, paralysé comme un ado, le jour de son dépuçelage, il se trouva dans l'impossibilité de tenter quoi que ce soit, ils discutèrent sagement pendant presque trois heures. Il apprécia sa drôlerie, et surtout sa franchise. La conversation s'orienta sur les sites de rencontre sur le Net. Elle annonça la couleur très vite, confessant qu'elle fréquentait beaucoup de partenaires sexuels, qu'elle rattrapait vingt-cinq ans de vie conjugale austère, pendant lesquels elle avait montré une fidélité exemplaire. Elle ne lui cacha pas sa préférence pour les jeunes mâles, elle reconnaissait là un besoin de se rassurer sur ses charmes et son pouvoir de séduction sur des amants actifs et vigoureux, capables de la satisfaire pleinement. Elle lui avoua qu'elle conservait bien l'intention de s'éclater ainsi longtemps. Il se sentit très con avec ses soixante-neuf ans,

il lui en avait pourtant confessé dix de moins, ce qu'elle avait pris pour argent comptant, sa cause s'avérait dure à plaider ! Pierre gardait une silhouette athlétique agréable qui lui permettait de tricher sur son âge sans que cela paraisse trop ridicule. Il passait pour un bel homme en général auprès de ces dames, mais il ne supportait pas que l'on en fasse état en public. Quand cela arrivait malheureusement, il affichait une gêne sincère, mais il ne pouvait nier qu'au fond de lui même, ce compliment plaisant lui apportait un certain réconfort sur ses multiples complexes. Elle le trouva sympathique, intéressant et accepta le principe de le revoir ! Quinze jours plus tard, Justine lui téléphonait, elle disposait d'un créneau de libre, et lui donnait rendez-vous dans sa ville. Bien décidé cette fois-ci à manifester plus de hardiesse, il la retrouva dans une brasserie connue, en plein centre-ville. Le déjeuner se déroula dans une ambiance joyeuse, conviviale. Pierre se sentait à l'aise, il appréciait sa compagnie. À la fin du repas, elle lui proposa d'aller chez elle, elle habitait une jolie villa sur les hauteurs. Désinhibé peut-être par le peu d'alcool qu'il avait bu, il commença à l'embrasser dans sa cuisine. Elle se montra des plus coopérante, elle se colla contre lui, plaquant un pubis provocant contre son sexe. Ce contact très intime le fit bander immédiatement d'une façon si impérative que cela se révéla presque douloureux. Très excité, il la saisit par les hanches, la posa sur le plan de travail et retroussa sa jupe jusqu'à sa taille. Il avait commencé à peine de la caresser entre ses cuisses qu'il constata qu'elle présentait tous les symptômes, d'un désir affiché. Il se borna juste à écarter la lisière dentelée de sa petite culotte pour la pénétrer.

– Tu es fou, s'écria-t-elle, arrête, mets un préservatif !

Ils montèrent dans sa chambre, il enfila le ciré de circonstance à la hâte, craignant de voir cette belle raideur s'évanouir. Heureusement, son excitation atteignait son paroxysme, il la poussa à s'agenouiller sur le lit et il s'introduit hâtivement dans son écriin. Il possédait un faible pour cette position, appelée communément « levrette ». Pierre, sensible à la musicalité des mots, n'aimait pas cette expression. Curieux, il en avait recherché l'origine. L'explication donnée apparaissait d'une simplicité biblique. La femme, qui se tient ainsi, met ses épaules plus basses que le bassin, d'où la référence à la femelle du lévrier qui possède des pattes avant plus courtes que celles de derrière. Dans le Kama-Sutra, la façon d'en parler ne présentait guère plus de poésie, l'auteur la décrivait comme « le congrès de la vache » !

Justine se montrait très coopérative, elle remuait ses hanches en cadence, jouant de ses muscles intimes avec cette justesse festive de l'artiste qui maîtrise sa partition. Elle appartenait au clan restreint de ces femmes à la fois généreuses et expérimentées, qui se donnent à fond, sans retenue. Cette participation active le changeait de cette cohorte de créatures passives et paresseuses qu'il avait rencontrées au cours de sa vie amoureuse. Son rythme, ses mouvements se révélaient si efficaces, qu'il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas éjaculer prématurément. Il voulait garder des forces, se montrer à la hauteur en prolongeant le plus possible cette partie de « jambes en l'air ». Cette attitude bravache

découlait de la fierté ou de l'orgueil du vieux mâle sur le retour, qui refuse de s'avouer vaincu ! À son âge, difficile « de remettre le couvert » rapidement. Les temps de récupération devenaient nettement plus longs, finie l'époque lointaine des tirs en rafale ! Elle prenait visiblement du plaisir, et si elle simulait, elle simulait bien ! Aucune raison de jouer à ce petit jeu ! Elle n'était pas tenue à l'obligation de l'épouse en quête de tranquillité qui doit rassurer son mari sur ses prestations à l'horizontale ni à celle de la prostituée, tentée de flatter son « patient » pour lui soutirer un maximum d'argent. Il lui déploya toute sa panoplie de caresses, avec la même conscience professionnelle que celle du parfait représentant de commerce qui cherche à convaincre une clientèle difficile. Il prenait à cœur de lui démontrer que l'expérience d'un vieux pouvait prévaloir sur la fougue d'un jeune ! Il la retourna sur le dos, elle se montra très sensible des seins, réagissant aux moindres mordillements, puis il descendit le long de son corps, lentement, s'attardant en la couvrant de petits baisers sensuels. Arrivé à la hauteur de son bassin, il commença à fourrager dans son buisson et à explorer d'une langue experte et coquine les recoins de son antre des plus accueillants à en juger par le climat tropical qui y régnait. Quand il dénicha son bouton, il le dégusta, en fin gourmet, qui savoure l'ultime bouchée d'un festin somptueux. Il le sentit se raidir sous ses caresses, les râles de Justine augmentèrent d'intensité, à une cadence de plus en plus rapide, sa respiration devint haletante. Elle manifesta sa jouissance à plusieurs reprises, ses reins s'arc-boutant à chaque fois en un léger soubresaut. Son joli petit cul s'ouvrait aux jeux habiles de

ses doigts, il lui souffla à l'oreille de se retourner. Les yeux brillants de désir, elle se positionna sur les genoux, offrant sa belle et généreuse croupe à son regard concupiscent. Le message lui sembla clair, et sans appel. Son excitation redoubla, son gourdin tétanisé par cette vue magnifique présentait la raideur d'un sabre trempé dans le meilleur des aciers, il prit le luxe de la pénétrer par cette autre voie, défrichée certes depuis belle lurette. De nouveaux râles en cascade témoignaient de l'intensité de son orgasme. La montée en jouissance de Pierre avait atteint un point de non-retour, il ne pouvait plus guère rien contrôler, il se laissa aller et jouit à son tour d'un plaisir bien mérité dans cet assaut final !

– Quelle vitalité, lui murmura-t-elle, en ne cachant pas son étonnement devant les prouesses de son amant de passage ?

Là, Pierre ne put s'empêcher de lui avouer la vérité, il choisit un air faussement modeste, et lui donna son âge réel. Il éprouva la joie immense de savourer son expression abasourdie. L'honneur des vieux était sauf ! Ils décidèrent de rester en contact. Un bon plan pour lui, en attendant de trouver l'âme sœur, une situation sans ambiguïté, une relation juste pour le plaisir des sens. Ils se téléphonaient de temps en temps en se racontant sur le ton de l'humour, leurs rencontres réciproques. Une certaine amitié complice s'installa, ils pouvaient tout se dire, sans prendre le risque de déclencher leur susceptibilité respective. Trois semaines s'étaient écoulées depuis leurs premiers ébats. Malgré une petite gênerie au téléphone, l'urgence se précisait à nouveau pour lui. Pierre l'appela, lui faisant comprendre qu'il

renouvellerait bien leur partie de jambes en l'air. Pour lui, la situation n'offrait aucune ambiguïté, une baise entre potes, rien d'autre ! Elle lui narra qu'elle traversait une période de lassitude de toutes ces rencontres, basées que sur le sexe, il la sentit un peu perdue, elle lui assura qu'elle viendrait chez lui vendredi en début d'après-midi. Ils s'aimèrent avec beaucoup de tendresse, comme deux vieux bons amis contents de se revoir. Ce petit galop printanier lui procura le plus grand bien, il commençait à se rouiller à nouveau !

Quelques jours plus tard, Jacqueline, l'épouse de son ami d'enfance, Jean-Paul, lui téléphona. Elle devait retourner à Paris procéder à des examens de contrôle pour une tumeur au cerveau, opérée, voici un an. Elle lui demanda, s'il pouvait venir lui tenir compagnie le temps de son absence de trois jours. Hors le plaisir de se rendre dans sa ville natale, de revoir des êtres chers, Pierre pensa que se présentait là, une occasion de bouger et de se changer les idées. Pour lui, ce voyage offrait aussi l'opportunité de prendre contact avec une de ses relations virtuelles qui résidait dans la région. Ils avaient fait connaissance en « chattant » sur son site de rencontre, échangeant quelques photos, qui lui avaient donné le goût de la rencontrer. Il avait découvert une jolie femme, élégante, très bon chic, bon genre. Ils sympathisèrent et se communiquèrent leurs numéros de téléphone. Elle s'exprimait avec beaucoup de pondération et d'intelligence sur divers sujets, ses propos, ses prises de position relevaient de la bonne bourgeoise aux idées de droite, mais personne n'est parfait ! Parlant très bien l'anglais par l'expérience de plusieurs séjours aux États-Unis où elle semblait posséder de la famille et des amis, elle avait doublé le message vocal sur son répondeur dans cette langue. La grande classe et aussi probablement un peu de snobisme !

– Une rencontre qui pimentera, quoiqu'il arrive, mon passage dans la cité malouine, pensa-t-il

La compagnie de Jean Paul n'offrait pas des perspectives les plus gaies. Il parlait peu, blasé de tout par le cours de sa vie mouvementée de marin, il affichait une

condition physique très fragile. Pierre reçut son choc à son arrivée dans leur petite maison en bordure de Rance. Après sa dernière chute et son séjour à l'hôpital, il avait pris dix ans. Ses traits étaient tirés avec d'énormes cernes sous les yeux. Il marchait légèrement courbé, son allure générale donnait peine à voir. Pierre conduisit Jacqueline à son train, elle lui fit part de ses inquiétudes à son sujet, oubliant ses propres problèmes de santé, une femme admirable qu'il aimait beaucoup, ils étaient devenus, au fil des années, de très bons amis. Après l'avoir quitté sur le bord des quais de la gare, il effectua un crochet pour aller rendre visite à son autre camarade de jeunesse, Vincent. Ils s'étaient connus au lycée, ils avaient pu poursuivre leurs disciplines respectives, grâce à un job commun, comme guide dans un musée de cire. Pendant deux étés, ils avaient habité dans le garage aménagé de ses parents. Cette garçonnière originale tenait lieu aussi à des soirées très arrosées avec les petites vacancières locales. L'année scolaire, ils se retrouvaient étudiants dans cette grande cité bretonne, lui en faculté de lettres, Pierre aux Beaux-Arts. Ils écumaient ensemble les « boums » des différentes sections littéraires, d'histoires ou de langues, arrivant le plus souvent dans un état d'ébriété avancée. Leurs comportements éthyliques ne les empêchaient pas de draguer les propédeutiques un brin intello qui s'attendrissait sur leur mal de vivre. Le foie fragile de Pierre lui évita de devenir alcoolique. Ces cuites estudiantines le rendaient malade, l'addition s'avérait trop lourde à chaque fois, ce qui l'amena progressivement à une quasi-abstinence monacale ! Ils gardaient un souvenir « ému » de ces nuits où ils se

livraient aux joies et aux délires de l'écriture automatique, griffonnant des pages et des pages qu'ils jetaient rageusement de dépit. Que de chefs-d'œuvre perdus ! Quand Pierre et Vincent se retrouvaient, ils aimaient bien jouer, avec lucidité et humour, les anciens combattants, en évoquant, pendant des heures, les exploits, pas toujours glorieux de leur adolescence prolongée.

Ils discutèrent pendant une petite heure. Il lui confirma ses problèmes avec sa jeune femme, de vingt ans sa cadette, brillant professeur de lettres comme lui, mais très dépressive qui se réfugiait dans l'alcool. Il le sentit usé, fatigué, incapable de maîtriser cette situation dramatique. Il lui proposa de passer une soirée ensemble.

Avec Jean-Paul, le temps s'écoulait comme un film au ralenti, paisible, mais sans plus aucun projet. Vus par quelqu'un de l'extérieur, ils donnaient certainement l'impression d'un couple de vieux garçons, enfermé dans leurs petites routines journalières. Ils échangeaient très peu de mots, son ami guère bavard, occupait une grande partie de son existence devant son poste de télévision. Pierre séjournait là que pour quelques jours heureusement, sinon la sensation de s'enterrer vivant à ce rythme de vie l'aurait envahi rapidement. Il préparait les repas, il essayait de se montrer le plus prévenant possible. Ils avaient vécu leurs premiers faits d'armes ensemble. Avec lui, tout un pan de sa jeunesse défilait. Il ressentait une énorme tristesse de le voir ainsi diminué. À l'époque de leur adolescence, Jean Paul, très beau garçon, tombait toutes les filles sans le moindre effort, il attendait tranquille à la buvette du bal que Pierre ramène un couple

de frangines ou de copines. Ils ne s'étaient jamais disputés quant au choix de leurs conquêtes, tout se passait dans l'harmonie la plus complète. Le deuxième jour, Pierre avait rendez-vous avec sa « bourgeoise » en début d'après-midi, profitant de la liberté que lui offrait la sieste de son ami. Pas question de rencontrer cette femme dans un rade minable de la célèbre rue de la soif. Une sélection intelligente et réfléchie de l'endroit de la première entrevue pouvait s'avérer capitale, toute faute de goût pouvait s'avérer fatale. Aussi, il choisit avec soin le très sélect bar du non moins sélect Hôtel du Centre de Thalassothérapie. Là, une ambiance feutrée régnait au piano-bar, les gens parlaient à voix basse, respectant l'intimité d'autrui. Ils s'installèrent à une table, face à cette grande plage, où il jouait enfant. La maison de ses parents se situait à deux pas de cet hôtel, pillé et ravagé après la guerre. Ouvert à tout vent, la bâtisse délabrée avait offert pour lui et ses petits camarades un fantastique terrain de jeu de cache-cache.

Elle s'appelait Marie-Ange. Il pensa que la musique de son prénom s'accordait parfaitement au profil de cette femme très chic, très élégante, issue d'une classe sociale aisée. Ils devisèrent de tout et de rien d'une façon très naturelle. Une évidence se confirma à travers leurs propos, ils ne relevaient pas du même bord politique, mais quelle importance dans la minute présente ? La formule lapidaire, d'un vieux copain, mort d'une cirrhose, lui revint à l'esprit, « nous votons à gauche, mais nous baisons à droite » à l'époque où leurs maîtresses respectives appartenaient à la bonne bourgeoisie friquée. D'instinct, il sut qu'il ne ressortirait rien de cette

rencontre, il imagina ne pas trop lui déplaire, elle possédait un charme suffisant pour ne pas le laisser indifférent. Elle présentait l'archétype de la femme avec qui il n'hésitait pas à s'afficher, mais il n'éprouvait aucune émotion malgré tout le plaisir qu'il prenait à bavarder avec elle. Un monde les séparait, celui de l'argent, et des idées.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, la toilette et la lecture du journal local, Pierre ne se ressentait pas du goût d'écrire. Il avait besoin de solitude pour cet exercice. Jean Paul s'était assis dans son fauteuil, il passait de nombreuses heures, face à ce beau paysage que lui offraient les bords de cette magnifique rivière, chantée par Rabelais. Là, il s'enfermait dans son mutisme habituel, qui laissait peu de place au moindre échange. Il décida, faute de mieux, d'aller pianoter sur l'ordinateur de la maison. La morosité de la bourse ne lui remonta pas spécialement le moral. Importance toute relative, il ne lui restait plus qu'une misère d'actions. La chute des cours, sept ans auparavant, lui avait causé la perte d'une grande partie de son héritage. Son habituelle dérision lui avait soufflé avec ironie qu'une justice, d'essence divine, avait statué en tout état de cause sur le cas d'un homme de gauche qui avait osé s'aventurer dans les méandres tortueux de la spéculation capitaliste ! Par jeu et aussi par curiosité, il entra son code d'accès sur son site de rencontre, à la recherche d'un joli minois dans la région. Effectivement, après avoir fait défiler un grand nombre de visages plus ou moins ingrats à ses yeux, il s'attarda sur la photo d'une « demoiselle » de cinquante-trois ans, qui habitait une ville voisine distante d'une quarantaine de

kilomètres. Il flaira la tromperie, elle semblait trop bien conservée en regard du cliché affiché. Elle accepta de bavarder avec lui. Il lui expliqua qu'il séjournait pour quelques jours chez un ami. Sans guère de conviction, il lui proposa de se rencontrer. À son étonnement, elle donna son accord pour un rendez-vous en début de journée.

Après les repas, Jean-Paul se reposait et somnolait pendant deux ou trois heures. Voilà une bonne occasion de s'offrir peut-être un après-midi agréable, pensa -t-il, conscient qu'il allait certainement au-devant d'une désillusion de plus. De toute façon, la démarche se révélerait plus excitante que celle qui consistait à rester avachi sur un canapé à regarder les éternels navets d'une programmation télévisuelle insipide. Rendez-vous pris, devant la porte principale de la gare, lieu toujours facile à trouver dans une ville inconnue. La réalité s'afficha tout autre, il en fut à peine surpris. Sa photo datait au moins de dix ans, sinon plus, une femme certainement très jolie dans sa jeunesse, mais les années avaient défilé, impitoyable. Par contre, au cours de leur conversation, elle se montra très rigolote, empreinte d'une gouaille amusante. Elle lui raconta sa vie, assise à la terrasse ensoleillée d'un bar, face au port de plaisance. À écouter la demoiselle, elle avait vécu une existence tumultueuse dans les années folles de son adolescence, disposant que de l'embarras du choix pour ses amants. À l'entendre, la planète entière la considérait aussi comme la reine de Saint-Tropez, après le règne de notre BB nationale. Certes, un personnage sympathique et drôle, Pierre ne s'était pas ennuyé, il avait passé deux heures agréables, mais cette petite incursion s'arrêtait là.

Le lendemain, Jacqueline revenait de son séjour à Paris, rassurée pleinement sur son état de santé, le contrôle ne présentait aucun début de récurrence. Quelques heures plus tard, Pierre reprenait la route, heureux de rentrer. Pendant la durée du trajet, il repensa à ces deux nouvelles rencontres, aussi inutiles que les précédentes. Elles lui avaient permis juste de « tuer le temps », puis sa pensée vagabonde l'entraîna à philosopher dans la pure tradition du café du commerce sur la signification de cette expression qu'il estimait horrible.

Pendant plusieurs jours, Pierre, fatigué, l'esprit trop occupé se montra incapable de travailler. Le doute s'installait, il ne recevait plus rien de Maryse. Une impression désastreuse l'envahit en relisant sa propre prose. Sous l'effet d'un moral au plus bas, il trouva son travail insipide, froid, sans émotion, linéaire, nul, en un mot, de la merde ! Il réussit à contrôler sa déception, la rage, l'envie de tout brûler. Il tourna en rond ainsi plusieurs jours, prêt à s'inscrire au club de pétanque de son quartier, puis une idée lui traversa l'esprit, idée farfelue sans doute, mais salvatrice sur l'instant. Pourquoi ne pas rédiger un journal parallèle à la saga, écrire, ce qu'il vivait au quotidien ? Il pourrait exprimer avec ses « tripes » ce qu'il ressentait, la vraie vie, ses émotions, pourquoi pas ses angoisses d'apprenti écrivain ? À défaut d'intéresser qui que ce soit, à coup sûr, une bonne psychothérapie, puisque monsieur aimait se compliquer l'existence à vouloir toujours se prouver l'impossible. Il se confiait déjà à un cahier intime, notant ses impressions sur ses rencontres. De son côté, Maryse pourrait réaliser la même chose. L'idée d'un montage l'effleura, présenter leur roman d'aventures à dix balles d'une part, de l'autre le récit de leurs journaux personnels. C'était à étudier, pourquoi pas, il allait la lui soumettre. Depuis plusieurs jours, il l'appelait plus souvent au téléphone, pour prendre de ses nouvelles. Très rapidement, elle déchargea son cœur des lourds tourments de son passé. Elle lui parla d'un autre compagnon, précédant celui qui était décédé, un certain Dick, footballeur professionnel. Elle avait partagé son existence pendant dix ans. Pierre ne put

cache son effarement, comment avait-elle pu supporter si longtemps une telle galère ? À l'entendre, cet homme la trompait sans vergogne. Beau comme un dieu, il allait de conquête en conquête, et il disparaissait des jours sans donner signe de vie. Si elle insistait pour savoir, il lui répondait par des coups. L'âme humaine a-t-elle besoin de subir de pareilles souffrances pour exister, comment peut-on s'accrocher si tragiquement à une histoire, vouée d'une façon si évidente à l'échec. Reconnaître que l'on s'est trompé, prendre conscience d'une situation sans issue, relève des qualités que nous portons en nous, mais que nous écartons involontairement quand les sentiments prennent le pas sur la raison. Il réalisa qu'elle avait vécu jusqu'à présent un destin douloureux. Pourtant, elle restait incroyablement optimiste, du moins en apparence. Ses propos étaient toujours teintés de drôlerie, elle maniait la dérision avec un humour caustique, qui décelait, beaucoup de lucidité, puis parfois, elle s'exprimait avec des pointes de naïveté comme si elle se refusait de voir la réalité des choses. Ils abordaient leur travail en commun, le plus souvent en fin de conversation, Maryse semblait s'évertuer à vouloir s'entretenir de tout autre sujet, il devait insister pour lui soumettre sa dernière idée, lui parler du chapitre, qu'il venait de finir. Il espérait qu'elle trouverait un moment pour s'y remettre.

Il envisageait que Hans alias John repartirait en Allemagne vers son destin de futur nazillon. Il visualisait déjà la scène de son départ de La Nouvelle-Orléans, quand il faisait part à l'oncle Karl de son désir de retourner au pays. Il avait commencé à rédiger le passage de son

entrevue avec un certain Adolf, où il adhérerait totalement à ses théories. Maryse avait trouvé l'idée amusante. Ils avaient déliré sur les clichés classiques propres à ce genre d'ouvrage, avec la cohorte incontournable des bons et des méchants, des pauvres et des riches. Ils avaient passé en revue tous les ingrédients récurrents, mais nécessaires pour faire prendre la sauce, l'argent, le pouvoir qu'il donnait, la volonté de puissance, la violence, la perversité, et bien sûr le sexe !

Des « e-mails » divers et variés continuaient à affluer sur la messagerie de Pierre. Il était surpris et à la fois amusé, de voir tant de femmes le contacter, entreprendre les premiers pas. Les mœurs avaient évolué, elles osaient saisir leur destin à pleine main, elles s'assumaient pleinement !

E-mail de : Lila-44

Date : 4 Mai. 20 h 19.

Objet : Clin d'œil.

On ne range pas les tréteaux et la fête n'est pas finie si l'on y croit. Y croyez-vous encore ?

Lilou.

E-mail de : Citronnelle-56

Date : 11 Mai. 21 h 49.

Objet : Rencontre

Bonsoir,

Je vous trouve séduisant et me permets de vous importuner. Comme vous le savez, dans cette démarche on ne risque pas beaucoup l'échec à part l'absence de

réponse... Si vous désirez échanger des e-mails... Je vous souhaite une bonne soirée.

Josiane

Un autre suivait le lendemain.

E-mail de : Citronnelle-56

Date : 12 Mai. 8 h 54.

Objet : Oubli

J'avais oublié de vous dire que votre texte se montre digne d'un artiste très poétique, que vous êtes, je suppose, vos photos, le font penser... Je n'ai pas l'habitude d'échanger sur le « chat ».

Je vous souhaite un bon week-end.

Peut-être à plus tard.

Josiane.

La formule « Artiste très poétique » l'amusa. Elle s'avérait naïve et maladroite, mais drôle finalement ! Pierre remarqua que les deux messages provenaient d'une femme, habitant une ville voisine, située à dix kilomètres de chez lui. Sa photo révélait une blonde assez jolie dans la cinquantaine. Pourquoi pas ? La distance lui convenait, il lui envoya une réponse, lui proposant un rendez-vous à tout hasard, puis continua sa lecture :

E-mail de : Nin-39

Date : 22 Mai. 11 h 28.

Objet : Une question ?

Bonjour,

70

*le texte de vote annonce, est-ce les paroles
d'une chanson ou d'un livre ?*

E-mail de : Bulle-02

Date : 27 Mai. 13 h 33.

Objet : Simple curiosité.

Bonjour,

*Puisque la fête est finie, pourrais-je recevoir la
suite de l'Histoire ? Qui est Juliette ? A-t-elle existé
ou non ? Son existence relève-t-elle du domaine de la
fiction ? Je suis intriguée par votre personnalité qui
imprègne cette annonce... Bien sûr vous n'êtes pas
obligée de me répondre... Une réponse sur ce sujet
n'engage à rien... surtout aucune relation... D'ailleurs, je
me trouve horriblement vieille par rapport à vous ! Mais
c'est mon âge et ma photo date de Noël dernier... En tout
cas, Bonne journée.*

Marie

E-mail de : Bulle-02

Date : 27 Mai. 23 h 42

Sujet :... Et après ?

*Parmi ces musiciens, un homme noir
regardait l'enfant, fixement... Il s'appelait Louis
Armstrong... mais... dans ce monde admirable de notes, la
fée avait entraîné la fillette dans un univers irréel... et*

*Juliette racontait : Non ce n'est pas votre Histoire...
j'aimerais connaître la vôtre...*

Bonne soirée, Marie.

Cette dernière avait pensé aussi à ce merveilleux trompettiste. Pierre ne pouvait pas répondre à tous ces messages sympathiques, à la fois touchants et encourageants. Ses revenus de retraités ne lui permettaient pas d'engager une secrétaire. Il y a un peu plus d'un mois, début avril, Fanfan, un ancien élève, devenu skipper professionnel, avait appelé Pierre au téléphone. Il lui proposait une place de tacticien pour différentes courses de la saison sur un magnifique voilier de quarante-neuf mètres hors tout, qui portait le nom d'« Eléonora », proposition qui ne se refuse pas pour un mordu de régates. Il se rendit aussitôt sur Internet pour se renseigner sur cette goélette ! La bête dévoilait des formes imposantes, il n'avait guère embarqué sur des bateaux de plus de quinze mètres. Fanfan lui accordait sa confiance, mais il s'interrogea sur l'expérience requise. Il décida de ne pas se poser trop de questions, handicap majeur dans certaines situations. Aussi, il le rappela pour savoir les dates exactes du programme de course. La première régata se situait du treize au dix-huit juin à Palma de Majorque, la suivante, dernière semaine d'août, puis tous les grands prix en méditerranée au mois de septembre, Monaco, Cannes, Saint-Tropez, tous frais payés, billets d'avion compris. Cette proposition présentait l'aubaine unique de naviguer sur un bateau d'exception, et surtout de se sortir de son quotidien étrié et de se changer un peu les idées. Il se

mit à réfléchir, à essayer d'échafauder un plan pour concilier plusieurs désirs. Il aimerait bien entendre son fils Armand qui donnait son premier concert fin juin avec un groupe de musiciens de sa ville. Maryse habitait à cent cinquante kilomètres environ de chez lui, une occasion de se rencontrer pour de bon, de travailler aux grandes lignes de leur saga et pourquoi pas, d'envisager plus si affinités ! Toutes ces perspectives réjouissantes remontèrent son moral au beau fixe, il se mit avec entrain au travail. Quelques jours plus tard, il recevait l'agréable surprise de découvrir dans sa messagerie ce texte :

E-mail de : Jade-75

Date : 15 Juin. 12 h 41.

Objet : Simple curiosité

Bonjour Maldo,

Votre pseudo m'évoque « Les chants de Maldoror » du Comte de Lautréamont. Vous avez choisi un nom qui me touche beaucoup, car je suis fan de cet écrivain. Êtes-vous si mystérieux et maléfique que ce personnage ? J'ai trouvé votre poème sublime et plein de tendresse. J'aimerais beaucoup dialoguer avec vous, dommage j'habite un peu loin, mais on dit que les distances ne comptent pas.

Peut-être à bientôt de vous lire, vous savez, malgré mon annonce, je suis une femme très simple et sans prétention.

Bien à vous,

Jade

– Voici bien la première qui fait la relation entre mon pseudo et le héros d’Isidore Ducasse !

Pierre, d’une humeur gaie, répondit immédiatement à ce très beau message, en lui précisant, que si ce livre l’avait fasciné pendant sa période d’adolescent boutonneux, il n’avait jamais possédé son côté mystérieux, et encore moins celui de maléfique. Il la remercia pour son compliment chaleureux et lui souhaita bonne chance dans ses recherches, mais en lui signifiant que pour lui, la distance représentait un handicap trop grand.

L’abonnement sur son site de rencontre se terminait le vingt-quatre juin. Il ne pensait pas le renouveler, saturé de ces rencontres vaines. Il voulait se consacrer à son travail d’écriture qui lui plaisait de plus en plus, il se prenait au jeu, la confiance le gagnait. La fascination des mots, l’agencement d’une phrase le ravissait, lui procurait un plaisir inégalable. Depuis peu, il arrivait à glisser des dialogues avec plus de facilités. Un vrai bonheur l’envahissait chaque jour, quand il commençait à taper sur son clavier.

Une femme du « bord de mer » avait « flashé » sur sa petite personne. Il lui avait répondu, la trouvant à son goût sur la photo. Ils discutaient de temps en temps. Elle lui avoua la soixantaine, en retraite, passionnée par les bateaux, un « voileux » comme dernier compagnon. Elle recherchait un skipper propriétaire de préférence. Désolé, il pouvait postuler éventuellement pour la fonction, mais il ne possédait plus de voilier depuis trois ans. À voir peut-être, à son retour, il s’arrêterait dans ce port qu’il aimait beaucoup. Il ne se projetait pas trop dans

l'avenir, vivant au jour le jour essayant de s'adapter aux circonstances. Privilège aussi du parfait retraité célibataire, qui n'avait plu de compte à rendre à personne.

Hier, dans ses messages, Pierre avait découvert qu'une personne qui portait le pseudo de « Merbelle », s'intéressait à lui sur un autre site proche du premier. En général, il n'ouvrait jamais ces messages, là il ne sait pas pourquoi, il avait regardé. Prémonition, suivie d'une surprise agréable, il tomba en arrêt image sur la photo d'une femme très classe, au physique attirant. À tout hasard, il lui répondit en lui demandant comment il pouvait la contacter. Elle « prospectait » sur le même site que lui, sous le pseudo de « Prune ». Après échanges des adresses e-mail, ils prirent l'habitude de se retrouver le soir pour discuter. Elle s'appelait Mathilde, le courant passait bien, très vite, une complicité s'installa. Ils se communiquaient beaucoup de photos, il la trouvait très belle. Il semblait lui plaire aussi, il tut pudiquement qu'il avait dix ans de plus que l'âge affiché, apaisant sa conscience sur le fait qu'il lui envoyait des tirages récents. Un cliché, pris l'année précédente, l'attira particulièrement. Vêtue d'une robe d'été très moulante, elle présentait une silhouette séduisante d'une rare sensualité qui le fit fantasmer, une femme certainement très coquette, qui s'habillait avec goût. Représentante pour une grande marque de lingerie pendant vingt-cinq ans, elle servait de dame de compagnie auprès de vieilles personnes pour arrondir un peu sa retraite. Au fur à mesure, leurs propos devenaient plus intimes, plus osés, même coquins, mais l'un comme l'autre, n'aimait guère la vulgarité. Un hic à cette belle histoire naissante, elle

habitait à plus de deux cents kilomètres. L'heure n'était pas venue à se poser trop de questions, mi-juillet elle prenait des vacances dans une petite station sur le littoral atlantique. Elle passait la première semaine avec sa mère, mais elle se retrouvait seule la suivante, elle lui proposa de venir la rejoindre, dans un peu plus d'un mois. Une perspective réjouissante, il aviserait à temps au moment propice.

Par ailleurs, Pierre constata qu'une jeune femme, originaire du département des Côtes-du-Nord n'arrêtait pas de lui envoyer des « flashes ». Elle n'avait pas mis de photos, elle affichait juste son âge, quarante-sept ans. Intrigué, il voulut lui répondre, mais elle était inscrite, sans souscription financière au site, elle ne pouvait donc pas les lire. Dans ce cas, les hommes désireux de les contacter doivent prendre un abonnement supplémentaire. Le système sur ce site s'avérait verrouillé pour générer un maximum de fric, « Business is business » ! La « rouée » trouva une astuce, elle le contacta par une amie qui pouvait à sa place lui envoyer un message, elle lui communiqua l'adresse mail de la « drôlesse ».

Grâce au miracle de la « Webcam », ils se retrouvèrent vite face à face. Il ne la trouva pas très jolie de prime abord, tout en relativisant bien, la qualité limite de ces petites caméras. Quand il se voyait lui-même sur l'écran de contrôle, il était le premier à se faire peur. Peu motivé, fatigué aussi, il se la joua un peu « beauf ». Elle descendait dans le sud aux environs du 14 Juillet, elle pouvait s'arrêter dans sa ville pour faire connaissance. Sans complexe, ne reculant pas devant la tentation d'une plaisanterie douteuse, il fit allusion qu'elle aurait droit à

un vrai feu d'artifice. En général, Pierre se montrait plus fin, il contrôlait ses éventuels écarts de langage, mais là, il s'était lâché, ne sachant pas trop pourquoi en dehors des raisons évoquées. Paradoxalement, ces propos peu brillants ne la découragèrent pas. Après cette entrée en matière peu glorieuse de sa part, ils continuèrent à se retrouver le soir pour bavarder. C'était une fille intelligente, cultivée, qui avait su percer l'aspect provocateur de sa plaisanterie. Il ressentait beaucoup de plaisir à sa conversation, et tenta de se révéler à ses yeux moins « gros porc » qu'il l'avait laissé paraître à leur première rencontre. Il l'informa qu'il partait quelques jours dans le midi, il serait enchanté de faire sa connaissance à son retour.

Avant son départ, Pierre voulut avoir confirmation de sa place d'équipier sur « Eléonora ». Il appela Fanfan sur son portable, catastrophe, ce dernier lui apprit qu'il s'était écrasé deux doigts dans une manœuvre. Il se trouvait immobilisé à terre pour deux à trois mois, il ne se chargeait plus de composer l'équipage de régates. Il fut désolé pour lui, et lui souhaita un prompt rétablissement. Un peu déçu, mais sans plus, il n'y croyait qu'à moitié à cette aventure marine, c'était trop beau pour être vrai !

MARYSE

Pierre prit le train de huit heures dix-sept. Devant la gare, il trouva une place, miraculeusement libre pour sa voiture. Une fois monté dans une rame bondée, il réalisa dans sa précipitation qu'il n'avait pas vérifié le type de stationnement, il se vit écoper d'un PV à son retour. Le voyage commençait mal, très contrarié, il se mit à la lecture du journal, et parcourut le résultat des élections. Pas de surprise ! La gauche sauvait un peu les « meubles », mais la droite pouvait savourer une victoire incontestable. À la limite, il s'en foutait, les Français allaient élire le président qu'ils méritaient, mais dans quelques mois, beaucoup déchanteraient ! Conscient de la gravité de sa désaffection, il continuait à aller voter, mais sans grande illusion. Le gouvernement au pouvoir l'avait profondément déçu au point de mettre tous ces élus de tous bords dans le même panier de crabes, mangeant au même râtelier. Il avait pourtant essayé de militer, il s'était inscrit à un Parti. Aucune ambition derrière cette démarche, il n'avait agi que dans un élan d'idéalisme, se refusant à la politique stérile de salon. Malheureusement, il s'était rapidement ennuyé dans ces réunions qui s'éternisaient tard dans la nuit. Il sentait confusément qu'il n'avait pas les qualités requises, il n'était pas homme de dossier, et surtout il tenait à sa petite liberté, il avait jeté l'éponge au bout d'un an.

Les mots croisés l'absorbèrent un moment, mais le voyage s'étirait en longues heures monotones, il somnola quelques instants, mais au réveil, ses « cervicales » fatiguées le rappelèrent à l'ordre. Un gosse braillait ! Il en avait élevé trois, mais il supportait mal les pleurs d'un bébé, peut-être depuis qu'il avait appris que sa mère le mettait à l'autre extrémité de l'appartement pour ne plus l'entendre. Il pensait pouvoir écrire, coucher sur le papier ses interrogations sur la finalité de ce voyage, ses appréhensions, la peur de la rencontre, mais l'ambiance de ce wagon bondé ne présentait pas les conditions idéales pour se concentrer ! Il regarda sa montre, midi était passé de quelques minutes. Les sandwiches sortaient des sacs, mêlant leurs effluves variés en un relent qu'il supportait difficilement, l'odeur du saucisson à l'ail l'importunait autant que celle de la nicotine. Il ne lui restait plus qu'à participer à la grande messe des estomacs affamés, une manière de passer le temps finalement. Il avait horreur de ces trains de jour pour les voyages de longue durée. Autrefois, il préférait voyager la nuit, la privatisation de la SNCF avait entraîné la suppression des lignes peu rentables. La logique capitaliste exigeait non seulement d'équilibrer les comptes, mais de réaliser des bénéfices si possible. À ses yeux, les exigences inhumaines de ce système économique sans pitié allaient tôt ou tard se traduire par une catastrophe. Bientôt, les services publics disparaîtront, finis les écoles de village, les bureaux de poste indispensable pour conserver et pour entretenir un tissu social de plus en plus ténu. Ces hautes réflexions le plongèrent dans une grogne révolutionnaire, il était à deux doigts de sortir le drapeau rouge. De là, à voter pour un

petit facteur la prochaine fois, pourquoi pas ! Ces hommes politiques de tous bords, ambitieux et rapaces, ne pensaient qu'à leur carrière, et à protéger des intérêts douteux dans lesquels ils étaient impliqués. Une peur viscérale le saisit brutalement, il sentit ses tripes protester, avec encore plus de vigueur, que son pauvre cerveau. Pour se consoler, et si cela pouvait paraître comme une consolation, il nota que la candidate de son choix avait été élue dans son trou. Il avait voté pour elle bien sûr, mais sans illusion, par civisme, ne pas voter, c'était ouvrir la porte aux hydres les plus malfaisantes.

Après cette diatribe aussi inutile que fatigante, il estima qu'il avait bien mérité une petite sieste. Il se laissa, à nouveau envahir par une somnolence réparatrice, raccourcissant d'autant ce voyage interminable. Comble d'ironie, il dut subir un arrêt inattendu, qui dura une éternité. Son train resta bloqué dans une gare dont il ne chercha même pas à savoir le nom. Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, il trouva sur son portable un jeu qu'il qualifia rapidement de débile, simplement par déception au niveau des résultats obtenus. Il manquait de réactivité, d'adresse en un mot, ce qui eut le don de l'énerver, il s'acharna à améliorer ses performances. Une bonne poussée d'adrénaline le réveilla complètement. Le TGV qui affichait plus de trente-cinq minutes de retard roulait paradoxalement à faible vitesse pour une raison technique sans doute. Il avait envie de râler, de passer sa rogne sur quelqu'un, la fatigue commençait à se faire sentir ! Son voisin de compartiment corrigeait des copies d'examen, celui d'en face était plongé dans son livre,

chacun dans son petit univers, le visage fermé, buté, pas le moindre sourire.

Nous sommes devenus un peuple de coincés, avec nos peurs, nos angoisses, nos stress, pensa Pierre avec tristesse. Il se mit à imaginer Maryse qui se préparait pour venir le chercher à la gare. Il lui avait envoyé plusieurs photos pour qu'elle puisse le reconnaître. De son côté, il ne connaissait que ce portrait où elle apparaissait difficilement reconnaissable, avec ce visage caché en partie par ses cheveux. Elle lui avait précisé qu'elle porterait un imperméable gris. Vive le folklore des rencontres sur le Net, avec son lot de bonnes ou mauvaises surprises. Il commença à fantasmer, l'imaginant très jolie, il la séduisait... Son voisin-prof qui descendait, le tira de sa rêverie il dut se lever et revint à réalité. Pas de spéculations abusives ! Il verrouilla dans sa tête cette phrase : « nous nous rencontrons avant tout pour continuer notre saga ». Un voyage interminable, usant pour les nerfs ! Il arriva avec presque une heure de retard. La privatisation n'avait pas amélioré le respect des horaires.

À la sortie des quais, Pierre n'eut pas à hésiter, une seule personne en imperméable gris attendait, ils se reconnurent immédiatement et s'embrassèrent amicalement. Le spectacle de son hôtesse souriante s'offrait devant lui, mais en l'espace d'un millième de seconde, il réalisa qu'elle n'appartenait pas du tout à son genre. Que cachait ce maquillage aux yeux si charbonneux, ou plus exactement quelle protection allait-elle chercher derrière ce look de femme fatale ? Il ne se posa même pas la question de savoir s'il lui avait plu. Ils se montrèrent à l'aise immédiatement, ils se connaissaient

quand même un peu en dehors de l'aspect physique. Sa voiture était bourrée de courses pour au moins huit jours. Elle roulait vite, trop vite à son goût. Il essaya de se rassurer en se disant qu'elle connaissait ce chemin par cœur pour le parcourir cinq jours de la semaine aller-retour. Le trajet se révélait très sinueux à ses yeux, peu habitué à ces routes de montagnes. Le soleil couchant de face l'éblouissait à chaque trouée de végétations. Sa conductrice semblait peu gênée, elle babillait avec aisance et jouait la guide touristique. À plusieurs reprises, totalement aveuglé, il trouva qu'ils rassaient, d'un peu trop près, deux ou trois véhicules, obligeant la pilote à serrer dangereusement sa droite. Peu rassuré, Pierre pensa qu'il préférerait affronter de loin un bon coup de vent plutôt que de se trouver ici à sa merci ! Il regardait avec appréhension les bas-côtés de la route quand les pneus commençaient à crisser sur les gravillons, ils ne bordaient pas des ravins à pic, mais la pente lui semblait suffisamment abrupte pour un plongeon mortel. Il se dit que c'était un peu con de mourir en Lozère, sur ces petites départementales pourries. Au bout d'une heure, son calvaire cessa, ils étaient arrivés enfin ! Le village comptait quarante-sept âmes, quelques vieilles habitations, pas toujours occupées, devenues résidences secondaires, qui se tenaient serrées près de la chapelle romane. Des demeures plus récentes, construites çà et là, sans grands soucis d'esthétique détruisaient l'unité architecturale originelle du lieu. L'emplacement d'un tennis, encore plus anachronique trônait à l'entrée, vestige d'un terrain de camping disparu. Maryse habitait le rez-de-chaussée, où plus exactement le sous-sol d'une

maison, nichée dans un creux, ce qui la rendait plus discrète. Le premier étage restait inachevé à l'intérieur, suite au décès de son ex-compagnon, mais la partie basse était bien aménagée. De la terrasse encombrée par un capharnaüm indescriptible surgissaient des chats de partout. Une chienne au poil hirsute pointa son museau, c'était la dernière recueillie de cette annexe de la S.P.A. Maryse au cœur tendre craquait à la première bête abandonnée qu'elle rencontrait, montrant l'image d'une femme d'une grande générosité. Elle prépara un repas odorant et copieux, mais Pierre se rendit compte que c'était que pour lui. Elle grignotait juste, elle suivait un régime, elle souhaitait perdre quelques kilos superflus. En riant, elle lui avoua qu'elle avait affiché sur sa fiche de présentation le poids qu'elle espérait atteindre. De son côté, il dut concéder qu'il avait affiché le nombre d'années limites qu'il se donnait.

– Tu ne les parais pas, je te donnais environ cinquante-huit ans, lui déclara-t-elle avec beaucoup de gentillesse.

Ils philosophèrent sur le constat qu'une majorité mentait sur ces sites de rencontre, sur l'âge, le poids, et que certains s'accordaient des vertus qu'ils étaient loin d'avoir. Pour activer la digestion, elle lui proposa le tour du village. Pas une seule âme qui vive ! Les rares habitants étaient cloîtrés dans leur maison. Avec beaucoup d'humour, elle lui raconta quelques anecdotes sur eux, donc la tentative maladroite de séduction d'un paysan célibataire. La promenade dura à peine trente minutes tellement l'espace à parcourir était restreint. Éreinté, il ne s'en plaignit point. Malgré ses protestations,

elle lui avait réservé sa chambre, elle dormait sur un canapé dans un petit bureau, situé derrière la pièce principale. Il plongea dans un sommeil profond dans les cinq minutes qui suivirent.

UNE NOCE ET SES CONSÉQUENCES

Le lendemain matin, Pierre se réveilla en pleine forme. Maryse préparait déjà le petit déjeuner sur la terrasse au milieu de tous ses animaux. Il eut droit au concert de miaulement des chats, ils sautaient partout et réclamaient leur pitance avec force et insistance. Seule Harmonie, la petite chienne, récemment adoptée, gardait une attitude placide. Les premières heures de travail passèrent surtout à aider Maryse à classer dans l'ordre les différentes parties du récit qu'il lui avait envoyé. Avec son examen, elle n'avait rien écrit, elle avait complètement décroché. Il eut la vague sensation qu'elle attendait sa venue pour se remettre dans le bain, que son désir d'écriture était très lié à leur rencontre, il analysait confusément la situation. Elle dut tout lire pour se replonger dans l'histoire. Il en profita pour découvrir les lieux. Au fil de sa visite, son intérêt de bricoleur reprit le dessus. Ce n'était pas le travail qui manquait ici. Un magnifique « Land Rover » était immobilisé depuis six mois pour juste un pneu crevé. Ce modèle, un vrai quatre-quatre, se révélait l'engin idéal dans cette région pour pouvoir circuler sur ces routes escarpées de montagne en toute saison. À sa surprise, il démarra du premier coup. Il arriva à réunir tout le nécessaire pour changer la roue, mais impossible de faire marcher le cric, malgré l'aide de Laurent, puis de Fabrice, deux amis de

Maryse, venus en renfort. Dans ces petits villages perdus régnait une grande solidarité. Tout le monde se connaissait et s'entraidait. La journée y passa ! Demain, l'un des copains assura qu'il viendrait avec un outil de professionnel. Le soir, il eut droit à un nouveau dîner toujours préparé avec soin, sur la terrasse. Son hôtesse le gâtait, elle se montrait adorable, l'ambiance était très décontractée. Après le repas, ils se penchèrent sur l'intrigue, elle s'était plongée dans la lecture des derniers chapitres qu'il avait écrits et elle lui formula le compliment qu'il avait bien travaillé. Galant et pincésans-rire, il répliqua qu'il n'en attendait pas moins d'elle ! Demain, ils essaieraient d'avancer le plan, pour ensuite écrire chacun de son côté.

Pierre, très matinal, savourait en solitaire son petit déjeuner à l'extérieur, en ayant pour seule compagnie, la meute des chats, venant renifler l'odeur du nouvel arrivant. La radio annonçait une belle après-midi ensoleillée, pas un nuage à l'horizon. Pour lui faire plaisir, il s'affaira à remettre propre tous les fils à linge qui pendaient lamentablement. Elle émergea vers les dix heures ! Cool, la copine. Le reste de la matinée passa surtout à bavarder devant une énième tasse de thé. Le travail prévu fut remis à plus tard, mais sans une grande efficacité. Dans la soirée, après sa journée de maçon, Fabrice qui restaurait des maisons avec sa femme arriva. Ensemble, ils changèrent la roue crevée, mais surprise, le quatre-quatre refusa de démarrer, batterie à plat, court jus dans le commutateur des feux de position ! Il ne lui restait plus qu'à démonter le responsable, isoler les fils avec du « chatterton ». Fabrice partit chercher son chargeur. Le

temps s'était encore envolé, dans une ambiance très décontractée. Pierre se sentait bien, il avait l'impression de passer des vacances chez une vieille amie, alors qu'ils se connaissaient réellement que depuis trois jours. Le soir, il arriva à remettre le lecteur de DVD en marche. Elle reconnut en riant qu'un homme pouvait se montrer utile dans une maison. Fatigué, Pierre s'endormit sur le canapé sous le regard du beau « Mel Gibson ». Son histoire de joueur professionnel dans un western l'avait laissé froid. Le lendemain, elle lui annonça qu'un couple, qui allait se marier, les invitait à leur noce. Les futurs époux se mariaient à cheval, unis par Laurent, l'adjoint au Maire. Il officierait en selle, c'était aussi un excellent cavalier. Pierre eut le pressentiment que la fin de la semaine allait passer très vite, au détriment de leur travail d'écriture, mais était-ce si important ? Le jeudi matin, il eut la surprise de découvrir une nouvelle Maryse, sortant de sa douche, sans le maquillage charbonneux habituel. Il la trouva beaucoup plus jolie, elle présentait un visage plus doux. Il s'empressa de lui dire et essaya d'en percer le mystère. Depuis son adolescence, elle soulignait ainsi ses yeux, il crut comprendre à travers ses explications embrouillées, que c'était une façon de se protéger. Il la regarda différemment, une pensée coquine lui traversa l'esprit, il la trouva désirable. Si elle restait sans fard toute la journée, après son compliment, c'est qu'elle voulait lui plaire et le séduire. Mais non, l'après-midi, elle réapparut maquillée comme de coutume. Il conclut hâtivement qu'il n'était pas son type d'homme. Il se consola en se répétant qu'il était venu la voir pour écrire. Alors, écrivons, et au diable les pensées un peu salaces. !

Elle avait rédigé sur deux pages le début du chapitre sur la scolarité d'Adrien, il poursuivra des études de droit pour être avocat et défendre le pauvre et l'orphelin. De son côté, il travaillait sur les scènes entre les deux racistes, l'oncle et le neveu, buveurs et ripailleurs bien entendu, s'acoquinant avec les prostituées du quartier chaud de Storyville. Le matin suivant, le « quatre-quatre » démarra. Maryse voulut en profiter pour l'amener chez un garagiste. Pierre se retrouva au volant d'un « Land rover » de brousse pour la première fois. À quatre-vingts kilomètres/heure, la direction assistée flottait dangereusement à ses yeux. Il prit peu à peu de l'assurance, mais resta prudent. Il ne se sentait pas encore mûr pour un safari en Afrique. Une fois déposé le bolide, ils allèrent dans une ville proche, Maryse devait récupérer sa tenue de noce. Elle le présenta à son amie libraire. Il en profita pour lui offrir quelques livres sur les peintres de l'École flamande, une façon de la remercier de son accueil chaleureux. Au retour, après avoir travaillé un couple d'heures, il ressentit le besoin de bouger. Il s'empara d'une débroussailleuse, trouvée dans le garage. Autour de sa maison, c'était la jungle. Il se prit au jeu d'en dégager les abords, de rendre plus accessible l'emplacement du véhicule et l'entrée supérieure. Il aimait et ressentait la nécessité de ses activités physiques qui lui permettaient de se vider la tête. Il prit une bonne suée, suivie d'une douche réparatrice. Maryse avait adopté une attitude très studieuse, ayant à cœur de lui montrer son désir de se rattraper. Ils se laissèrent aller à regarder un navet à la télé, puis discutèrent tard dans la nuit. Quelques idées intéressantes jaillirent que Maryse nota fébrilement, pour

les mettre ensuite au propre sur son ordinateur. Cette nuit-là, deux de ses chats enhardis ouvrirent la porte, et sautèrent sur son lit pour se blottir contre lui.

Les quatre premiers jours avaient passé très vite. Toujours pessimiste, il trouva qu'ils avaient avancé très peu dans leur travail d'écriture. Pierre malgré l'heure avancée à laquelle ils s'étaient couchés se leva tôt, six heures de sommeil lui suffisaient, ce fut plus ardu pour Maryse qui émergea de son antre, tard dans la matinée. Il restait peu de temps pour arriver à l'heure sur la place de l'église, lieu de rassemblement des invités de la noce. Heureusement que les horaires ici semblaient élastiques. Les futurs époux arrivèrent sur leur monture, devant un parterre d'une centaine de personnes. Pierre ressentit un énorme plaisir, il vivait un spectacle superbe et surtout original. Ils avaient tous les deux très fière allure dans leurs costumes camarguais. Une salve d'applaudissements s'ensuivit, puis un silence respectueux s'installa quand Laurent, dans sa fonction d'adjoint au maire, arriva lui aussi à cheval, très élégant. Les appareils photo s'en donnèrent à cœur joie. Pierre réussit à prendre un plan groupé des trois cavaliers, les chevaux se montraient d'une obéissance exemplaire. Les paroles rituelles furent prononcées, un témoin apporta les bagues, les mariés échangèrent un baiser sous les vivats des invités, qui manifestaient une grande émotion, ce fut une belle cérémonie. Le repas avait lieu chez eux, dans une vieille ferme restaurée, complètement isolée à cinq kilomètres du hameau. Ce fut une longue caravane de voitures qui prit la route. Le sacro-saint apéro se prolongea durant deux bonnes heures. Il constata avec

amusement que l'on buvait avec autant d'entrain et de persévérance qu'en Bretagne. Il évita le punch, trop dévastateur pour sa personne, et se contenta de trois ou quatre verres de jus d'orange aromatisé d'une larme de whisky, mais suffisant pour lui procurer une douce euphorie. Un buffet copieux et varié les attendait. L'effet ne se fit pas attendre. Vers les seize heures, il ressentit un coup de fatigue, il s'éclipsa discrètement pour aller récupérer dans la voiture, garée dans un champ voisin avec les autres véhicules des invités. À peine avait-il eu le temps de somnoler une petite demi-heure, que Maryse arriva, légèrement émoustillée.

– Viens, nous serons mieux, allongés sur l'herbe ! Elle s'empara d'une couverture.

Pierre, à moitié endormi, la suivit un peu hébété. Une fois installée, elle commença à l'embrasser et entreprit de passer sa main au creux de son entrejambe. Sa libido au point mort depuis un bout de temps se réveilla sans plus attendre. Une violente érection le surprit au contact de ses rondeurs. Tout excité, dans un oubli total de la situation à la vue du premier venu, il s'apprêtait à relever sa jupe séante et à se livrer à une exploration consciencieuse des lieux. Subitement les voix d'un couple d'invités, qui venaient peut-être pour les mêmes impératifs, se firent entendre.

– Ne restons pas là lui dit-elle, tout aussi émoustillée, allons à la maison.

Malheureusement, ils devaient repasser devant la noce. Son absence, puis celle de Maryse n'étaient pas passées inaperçues aux yeux de ses bonnes copines, ils durent subir leurs regards narquois. À peine arrivés dans sa

chambre, ils se précipitèrent l'un sur l'autre en se déshabillant fébrilement. Elle lui offrait un corps sensuel aux formes généreuses. À cette vue, une nouvelle érection aussi violente que la première se manifesta pleine de promesses. À chacune de ses caresses, elle répondait par un soupir ou un gémissement. Il ne s'attarda pas sur les prémisses, il la pénétra rapidement, tant leurs désirs les submergeaient. Elle lui avoua dans un souffle qu'elle n'avait pas fait l'amour depuis plus de trois ans et qu'elle avait eu envie de lui dès le premier jour. Les femmes cachent bien leur jeu, une fois de plus, il n'avait rien compris. Il se retira à temps pour ne pas passer pour l'éjaculateur précoce de service ! Elle se montrait très coopérative, elle le prit dans sa bouche, jouant de sa langue coquine avec adresse, elle lui redonna habilement toute sa vigueur pour qu'il puisse à nouveau la pénétrer avec douceur. Désireux de la satisfaire de son mieux, il rythma ses mouvements sur les siens. Son visage s'irradia, elle laissa échapper un cri rauque, celui d'un plaisir intense, elle lui murmura « viens, viens » pour partager la vague qui la submergeait, il se lâcha en elle sans retenue.

Deux heures avaient déjà passé depuis leur départ. Au retour, Pierre essaya de prendre un air détaché, mais ils n'échappèrent pas aux sourires moqueurs de ces dames. Heureusement, un couple qui s'était éclipsé, semble-t-il, pour les mêmes raisons, mobilisa leur attention.

– Regarde le bord de ta bouche, ma chère Rose-Marie, il t'en reste encore un petit peu là, s'esclaffa l'une d'entre elles, en mimant le geste de s'essuyer la joue avec sa main.

Les autres s'esclaffèrent à l'allusion. Les plaisanteries grivoises de ces dames déchaînées fusaiement en cascade, elles y prenaient un malin plaisir. Au cours du repas, l'une d'elles demanda à son mari :

– Si tu vas me chercher une assiette de charcuterie, mon amour, tu auras le droit à une petite pipe.

Puis de rajouter, mutine et pince-sans-rire :

– Si tu fais vite, j'avalerais tout.

Tout le monde riait bruyamment. Pierre adorait les histoires paillardes, il s'était trouvé à bonne école dans le milieu Beaux-Arts, l'univers des voileux ne passait pas, non plus, pour des plus raffinés dans ce domaine. Il fut quand même assez surpris d'entendre ces mots sortir de la bouche d'une jeune femme belle et élégante. L'alcool contribuait pour beaucoup dans cette libération de la parole, il n'allait pas commencer à jouer son puritain ! Leur table se révélait la plus festive, celle que l'on entendait le plus par ses cascades de rires. Il savourait cette ambiance avec plaisir, tout en gardant un certain recul, bien incapable de se mettre aux diapasons des autres. Il ne partageait pas leurs intimités de longue date, il était l'étranger accepté, mais pas intégré. Par ailleurs, le mariage s'éternisait en longueur, une musique peu engageante, ne poussait personne à danser pratiquement. Dommage, il adorait se laisser aller à un petit tango, à une valse, ou un boogie-woogie endiablé ! La fatigue commençait à se faire sentir, la bonne bouffe, l'alcool, et sa partie de jambes en l'air y contribuait pour quelque chose. Vers une heure, ils décidèrent de rentrer. Maryse retrouva naturellement sa chambre en venant dormir avec

lui. Ils sombrèrent très vite dans un sommeil mérité et réparateur.

Il se réveilla assez tôt dans la matinée, sa « belle » dormait encore, effaré par le spectacle qui s'offrait à lui, trois des chats et la chienne « Harmonie » avaient repris, eux aussi possession de leur domaine. Ils dormaient tous sur le lit. Il adorait les bêtes, mais restait très réticent à partager le sien avec un animal quelconque. C'était déjà un sujet de discorde avec Brigitte quand leur petite « Macogne », une adorable touffe de poils, venait dormir avec eux. Il se leva sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne. Seule « Harmonie » le toisa d'un regard blasé et condescendant. En dégustant son thé sur la terrasse, il se mit naturellement à réfléchir à la nouvelle situation. Des pensées très contradictoires se bouscuaient un peu dans sa tête. Une chose certaine pour l'instant, il n'éprouvait pas de sentiments amoureux, malgré toutes les qualités et le charme de Maryse. Il avait toujours ressenti comme un handicap cette difficulté à aimer. En l'absence du coup de foudre, très rare dans une vie, il reconnaissait avoir besoin de temps pour s'attacher. Il avait peur qu'elle s'amourache, sa fragilité, son retard d'affection, le touchait, il n'avait surtout pas envie de lui faire du mal. La catégorie amazone, adepte de l'amant « kleenex » comme sa copine Justine, représentait un faible pourcentage à sa connaissance. Il restait dans la naïveté de croire que la majorité des femmes couchaient que si elles éprouvaient des sentiments, enfin celles qu'il rencontrait, celles proches de sa génération. Pour les plus jeunes, il n'en avait qu'une idée vague à travers des lectures rapides de magazines féminins dans la salle d'attente de son médecin

ou de son dentiste. Il avait peur que l'aventure d'hier soir ne fausse leur relation avec le risque d'avoir des répercussions sur leur travail. Il essaya d'atténuer sa responsabilité en se disant que c'était elle qui est venue le retrouver et lui proposer cette sieste dans le champ. Maryse émergea, souriante, décontractée, comme si de rien n'était, son bisou du matin marqua certes plus de tendresse, mais, en rien, elle ne se montra envahissante. Quelques commentaires bienveillants sur la noce et ses copines « lubriques » les firent rire.

– Ce sont des femmes sérieuses, elles aiment afficher un côté très libéré, très émancipé, cela s'arrête là, s'écria-t-elle en riant, de peur qu'il garde une mauvaise opinion !

Son séjour prenait fin, Maryse lui proposa de l'emmener chez son fils pour lui éviter un autre voyage fastidieux en train de plus de trois heures, retard éventuel non compris. Elle manifestait un désir réel de prolonger leur rencontre, et sa gentillesse la poussait à lui éviter deux changements pénibles. Ils se préparèrent tranquillement pour prendre la route. Juste une centaine de kilomètres les séparait de leur but, Armand ne les attendait qu'en fin de journée. Avec un temps magnifique et une circulation très fluide, le trajet se présentait sous les meilleurs auspices. Maryse, paradoxalement, ne conduisait guère plus vite sur une quatre voies que sur les départementales sinueuses, où il avait failli mourir, au moins de peur, plusieurs fois. Après un « arrêt buffet » à la terrasse d'un restaurant, ils repartirent en toute tranquillité. La température très chaude, et les vapeurs occasionnées par le vin local lui suggérèrent l'idée d'une

petite sieste dans la nature. Celle que l'on appelle communément « crapuleuse » était toujours pour lui un moment privilégié pour faire l'amour. Avec une libido à nouveau au beau fixe, il se sentait l'âme d'un jeune homme. Il proposa à sa compagne de voyage un arrêt champêtre, qu'elle approuva avec un sourire gourmand. Un coin relativement caché des regards, à l'ombre d'un arbre, leur sembla un lieu propice pour leurs futurs ébats. À peine avaient-ils jeté à la hâte une couverture que Pierre commença à l'embrasser et à la caresser sous ses vêtements. Il releva sa jupe, ses mains se glissèrent entre ses cuisses, elle gémit, son sexe arc-bouté s'offrait aux rayons du soleil, à travers sa petite culotte. Très excité, il ne chercha pas à la déshabiller, il la pénétra en écartant juste le liseré de son slip qui cachait une moiteur toute tropicale. Malgré le risque d'être vu, Pierre prit tout son temps, ralentissant au maximum ses mouvements pour retarder le moment où il exploserait. Au plus fort de ses gémissements, quand il lut dans ses yeux sa jouissance, il s'abandonna en elle sans aucune retenue.

– Nous progressons, murmura-t-elle en souriant.

Il évita tout commentaire, et prit seulement un air entendu. Après un repos bien mérité, ils reprirent la route. Son fils les attendait chez lui, il lui demanda de passer quelques-unes de ses chansons à Maryse. Elle sembla bien aimer et donna son avis avec beaucoup de sincérité, en lui promettant d'essayer de le faire rentrer dans le circuit des Maisons de la Culture. Il les emmena dans un de ces nombreux restaurants qu'il adorait fréquenter et qui participaient pour beaucoup aux charmes de cette ville.

Celui-ci était niché sur une petite place à l'ombre d'une église romane qui offrait la pureté et la sobriété de ses lignes aux amateurs de « La divine proportion ». La conversation roula sur la musique et la future carrière de son fils. Maryse le brancha sur quelques pistes possibles, elle s'engagea à essayer de diffuser sa maquette dans son circuit de travail. Elle ne pouvait pas s'attarder trop, la route du retour l'attendait. Très discrète, elle l'embrassa comme un simple et bon ami, Pierre apprécia sa délicatesse. Après son départ, Pierre et Armand décidèrent de prendre un dernier verre sur la terrasse d'un des nombreux cafés d'une place qui portait le nom d'une des grandes figures de l'histoire du socialisme. Une foule colorée profitait de la température agréable du climat méditerranéen pour s'attarder à bavarder jusqu'à une heure avancée de la nuit. Leur conversation se déroula sur l'un de leurs sujets favoris, celui des rapports amoureux, ils n'avaient aucun secret entre eux, une complicité les liait sur ce sujet inépuisable. Il ne lui cacha pas sa petite aventure avec Maryse. En toute conscience, ils n'échappèrent pas aux quelques banalités et plaisanteries de rigueur sur ce thème si éculé, mais cela les faisait toujours rire et ils ne s'en lassaient pas.

Pierre resta juste deux jours, l'appartement de son fils présentait un espace confiné, un deux-pièces cuisine au confort relatif, il ne voulait pas l'envahir trop longtemps, il avait aussi hâte de rentrer. Tout un travail de notes à reprendre l'attendait. Il l'invita la veille de son départ chez leur amie russe Marina qui tenait un restaurant aux menus originaux. Elle sembla contente de le revoir et lui donna son nouveau numéro de téléphone.

70

Elle espérait bien venir passer quelques jours de vacances dans sa région. Très mignonne cette petite Slave !